

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 12 (1891)
Heft: 6

Artikel: Nouveaux renseignements sur la mission Crampel
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134184>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Peuple déshérité,
Dans ton dur esclavage
Arme-toi de courage,
Nous défendrons tes droits au cri de : « Liberté ! »

Trois jeunes Congolais de la tribu des Bangalas, porteurs d'une magnifique gerbe de fleurs, sont venus la déposer devant le commandant Cameron. On aimait à y voir un symbole des succès promis à l'œuvre anti-esclavagiste. Le congrès libre de Bruxelles marquera certainement un pas nouveau dans la voie tracée avec tant de sûreté par les congrès officiels. Les représentants des puissances n'ont d'ailleurs pas cessé de donner à la Conférence des preuves de leur intérêt. »

NOUVEAUX RENSEIGNEMENTS SUR LA MISSION CRAMPEL

M. Harry Alis, du *Journal des Débats*, a reçu des nouvelles de la mission Crampel, datées du 1^{er} janvier. Après avoir traversé le pays des Langouassis, qui borde l'Oubangi, la mission était arrivée chez les Dapouas et était sur le point de prendre contact avec les musulmans du Baghirmi. Une lettre antérieure de Paul Crampel n'est pas parvenue en France ; en revanche, il en est arrivé une à la Société de géographie commerciale, d'une des personnes qui ont accompagné la mission, renfermant, sur le Haut-Oubangi, d'intéressants renseignements qui complètent l'article que nous avons publié (p. 119-124).

« Le point d'où a été écrite la dernière lettre de Crampel, » dit le correspondant, « est à cinq journées du village de Sounda, près duquel les Arabes ont un camp permanent occupé de trois mois en trois mois. Il a vu dans cette région des marchandises en tout semblables à celles qu'a décrites Nachtigal, des étoffes pareilles à celles que fabriquent les indigènes du Haut-Niger, et des perles rouges. Des natifs l'ont salué à la manière arabe, le nommant « cherifi. » L'un de ses hommes d'escorte, Bambara d'origine, a eu un succès prodigieux : les longues cicatrices dont ses joues sont tatouées étaient des marques connues, beaucoup de Haoussas en ayant de semblables. A l'heure du « Salam » que nos plus vieux Sénégalais font religieusement, il fallut presque se fâcher pour faire comprendre que nous n'avions rien de commun avec ces gens venant du nord. Ces indices prouvent qu'il existe un trafic suivi entre les populations du bassin du Haut-Oubangi et les gens du nord. Ceux-ci

ont des bêtes de somme dont la description ne laisse aucun doute. Ils se servent d'ânes et de bœufs porteurs. J'ai entre les mains un de leurs fusils, c'est le grossier *moukala* des Algériens du sud.

« En amont des rapides de l'Oubangi, l'eau roule entre des prairies de hautes herbes, semées de bouquets d'arbres au tronc blanc, marbré des traces noirâtres laissées sur leur surface par les incendies des chasseurs d'éléphants. Le palmier à huile est rare ; à peine en aperçoit-on un tous les cinquante kilomètres, tandis que le *borassus flabelliformis* forme des bouquets ravissants. Là où le pays en produit, on rencontre des troupes d'éléphants, qui cherchent avec passion les gros fruits jaunes, semblables à des citrouilles, produits par ces rois des palmiers.

« Le gibier — bœufs, antilopes de toutes tailles, perdrix, pintades, — abonde dans ce pays qu'habitent les Ouaddah¹. La limite de leur territoire, à l'ouest, est l'Ombélé, petit affluent de droite de l'Oubangi ; et celle de l'est, la rivière Kemo.

« De la rive gauche de ce dernier cours d'eau, large de 90 m., sur une profondeur moyenne de 3 m., jusqu'au Kouango, à 120 kilom. au N.-E., le pays est occupé par les Langouassi, gens de terre par excellence, marcheurs ayant horreur de l'eau et ne connaissant ni la fabrication ni la conduite des pirogues. Des colonies de trafiquants, de race toute distincte, connues sous le nom de Banziris, ont le monopole du commerce fluvial par où se fait le grand trafic d'indigènes à indigènes. Dès ce point, nous approchons des tribus d'Ya-Koma ou A-Koma, désignant les populations d'amont, de même que N'Gombé désigne les races d'aval dans toute l'étendue de la rivière, dès le 2^{me} degré de latitude nord.

« Dans cette partie de son cours, la rivière a l'aspect de la Loire : ses bancs de sable couverts d'oiseaux, ses îlots boisés, les collines aux pentes molles couvertes de plantations au milieu desquelles apparaissent les cases rondes en forme de ruches des habitants, forment un spectacle reposant après la traversée de la région Bangui-Mokangoué, où tout est sauvage, la terre et les hommes. Les villages palissadés semblent déserts : dans les grands bombax gardés au milieu des défrichements, des cases d'écorces sont établies sur les maîtresses branches, reliées au sol par des échelles de lianes, des veilleurs, pourvus d'une abondante provision de flèches empoisonnées et de javelines de bois durci au feu, y sont constamment en garde et signalent, à son de trompe ou de tambour, tout ce qui leur semble inquiétant. A la moindre alarme, les

¹ Voy. la carte, p. 128.

femmes disparaissent dans la forêt, courbées en deux sous le poids des enfants, tandis que les hommes accroupis derrière les palissades, le bouclier au poing, se glissent, avec des allures de fauves, jusqu'au couloir palissadé qui donne accès dans leur forteresse. Tout semble mort jusqu'au moment où un visage connu les frappe. Les jeunes gens remportent alors tout l'attirail de guerre, mais jamais les guerriers ne quittent le couteau à lancer, à lames divergentes, que Schweinfurth a décrit sous le nom de trombache.

« Cette arme s'emploie jusque chez les Gobous, peuplade fort nombreuse, dont une fraction a passé la rivière pour s'établir sur la rive gauche et dont nous avons retrouvé un nombre considérable dans le Haut-Kouango à plus de 100 kilomètres de là. Ceux-ci ont le type malais et sont les premiers noirs ne pratiquant pas la circoncision. Ils ne manquent jamais de nous signaler le fait, disant qu'eux seuls sont bons, que les circoncis sont mauvais. Au demeurant, voleurs, féroces autant que les autres.

« Plus en amont, se trouvent les Banziris. C'est une des plus belles espèces de la race noire, et l'on peut sans hyperbole les comparer à des statues de bronze. Le visage est ovale, légèrement allongé, le prognathisme à peu près nul, les lèvres de dimensions moyennes ; le nez droit, aux ailes fines, n'est pas déprimé ; des yeux bien ouverts, d'aspect doux et le front découvert attirent la sympathie par contraste avec les êtres hideux que l'on rencontre tout autour de leurs villages.

« Les Banziris, navigateurs, ont le commerce du fleuve et ne vivent que de trafic. Les tribus de l'intérieur produisent les étoffes de coton, le fer, les poteries et cultivent la terre. Les Banziris pêchent, louent des pirogues et des payeurs, trafiquent de tout. Leurs tatouages sont simples : des lignes pointillées sur les bras et le front, affectant la forme de palme ou d'un V, les distinguent des Ya-Komas qui portent sur le front une ligne d'excroissances rondes obtenues par des incisions répétées : ces sortes de perles de chair partagent le front en deux parties égales et se terminent à la racine du nez au milieu des arcades sourcilières.

« Les Ouaddahs, Gobous, Langouassis, N'Drys, se distinguent par le nombre et la disposition des trous qui leur traversent le nez, les oreilles, les lèvres et même les joues. Une foule d'appendices, variant du simple morceau de bois aux anneaux de cuivre, de fer, aux bijoux d'étain qu'ils nomment «tongou», en passant par les dents de singe, de chien, les petites cornes d'antilopes, ajoutent à l'aspect singulier de ces indigènes. Cette tribu aux coiffures étranges ne ressemble à aucune de celles que les voyageurs ont rencontrées. Ce sont peut-être de Niams-Niams, bien qu'ils ignorent le nom de Zandé que leur donne Junker.

« Au sujet de leur langage, il est toujours dangereux, je le crois, d'établir des théories ayant quelque caractère d'affirmation précise. Dans l'intérieur de l'Afrique, c'est à tort qu'on critique les linguistes qui admettent l'*r* dur dans les idiomes nègres. Sur le Haut-Oubangi, le langage est dur et ce son de l'*r*, sous forme de trilles aiguës ou de sons gutturaux, rappelle l'accent des environs de Dresde. La culture morale est plus élevée que dans la région des Rapides. La terre largement cultivée produit le manioc, le mil, le ricin, le maïs en abondance ; le raphia, le borassus forment des bosquets épais dans les parties basses des plaines. Le coton cultivé est filé et tissé chez les Ouaddahs, alors que partout ailleurs, à plus de 200 kilomètres, le feutre d'écorce de figuier est seul employé par les indigènes. Ils travaillent le fer qu'ils trouvent en abondance sous les affleurements de roche qui rendent la marche pénible dans leurs plaines et les obligent à porter des sandales de cuir. Le dessin ne leur est pas inconnu ; ils cisèlent leurs armes de formes élégantes, dessinent des figures sur les murs des greniers d'argile construits au centre des villages. Ils ont les deux grands défauts des noirs, fument le chanvre qui les abrutit et boivent avec excès les bières de mil et de maïs fermenté. Comme dans les régions fréquentées par les trafiquants du Nord et de l'Est, Arabes ou Soudaniens, le *cauri* est l'unité monétaire, les perles ont une valeur considérable. Elles sont encore rares dans le pays, mais on peut juger à l'importance de la demande qu'une transformation du trafic ne tardera pas à se produire : bientôt le fil de laiton et les étoffes d'Europe auront cours et les mœurs se modifieront. »

Le Comité de l'Afrique française a compris qu'il ne suffisait pas d'organiser l'expédition de P. Crampel pour acquérir des droits sur la région comprise entre l'Oubangi et le lac Tchad, dans le bassin du Chari. Pour que l'exploration Crampel produise tous ses fruits, il est urgent qu'une seconde expédition y soit envoyée pour appuyer la première. Le *Bulletin* du Comité nous apprend qu'elle est organisée et qu'elle sera dirigée par M. Jean Dyboski, auquel ont été adjoints M. Brunache, administrateur de la province de Constantine, qui sera spécialement chargé du campement et de la caravane, et M. Bigrel, ancien sous-officier d'infanterie de marine, qui a fait campagne sur le haut Sénégal, et commandera l'escorte. De son côté la maison Daumas, qui possède des établissements dans le Congo français et dans l'État indépendant, adjoindra à la mission Dyboski un de ses agents, pour faire, à ses périls et risques, des essais commerciaux, au nord de l'Oubangi. M. Bigrel a recruté des laptots d'escorte au Sénégal, et la mission a déjà débarqué à Loango.

Elle est à peu près égale en force à la mission Crampel, et beaucoup mieux approvisionnée en matériel, en vivres et en marchandises. Ses instructions, cela va sans dire, lui prescrivent de ne recourir aux armes qu'à la dernière extrémité, de ne jamais rien prendre aux indigènes, de tout payer au contraire exactement en marchandises. A ce dernier point de vue, d'ailleurs, la présence de commerçants auprès de la mission en accentuera le caractère pacifique. Le passé du chef de la mission et ses connaissances techniques permettent d'espérer qu'il pourra rendre, au point de vue scientifique, de grands services, dans ces pays dont les ressources sont encore presque complètement ignorées.

Mais, en dehors de ce but scientifique, le comité de l'Afrique française a fait pour le prolongement de l'influence française depuis le Congo jusqu'au lac Tchad, tout ce qui lui a été possible de faire avec les ressources dont il disposait. Si le public français lui prête son concours, le comité pourra non seulement poursuivre son œuvre, mais porter son activité en Afrique, partout où l'initiative des particuliers peut rendre quelque service.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Paul Reichard. Dr EMIN PASCHA, EIN VORKÄMPFER DER KULTUR IM INNERN AFRIKA. Leipzig (Otto Spamer), 1891, in-8°, 313 p., ill., m. 6,70. — C'est à la demande de l'éditeur que l'auteur de ce livre, connu lui-même pour ses beaux voyages en Afrique, a entrepris d'écrire ce que l'on sait de la biographie d'Émin-pacha. Le travail n'était pas facile, car Émin lui-même n'a encore rien écrit de complet sur sa vie, passée pour la plus grande partie au milieu d'un monde si différent de son pays natal. On n'a de lui que des lettres, des articles adressés à des revues et journaux européens et des indications d'ordre général qui ont été livrées à la publicité par le fait du caractère officiel des diverses fonctions qu'il a occupées. Même dans les récits de ses explorations, Émin, dont on connaît l'extrême modestie, parle peu de lui, mais fournit en revanche des détails nombreux sur les pays qu'il parcourt et sur leurs habitants. Grâce à ses connaissances approfondies, il donne quantité de renseignements intéressants et d'une haute utilité pour la science, mais cela ne facilite guère la tâche d'un biographe qui doit chercher avant tout à mettre en lumière la figure de son héros.

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.